

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.— MLE DE TERRYS.

XIII

— Impossible de vous obéir, mademoiselle... répliqua l'in-

connu.

— Pourquoi donc ?

— Je dois respecter ma consigne comme un soldat, quoique je ne porte point l'uniforme. Or, la consigne est de ne pas vous perdre de vue et de rester dans cette chambre... J'y resterai donc jusqu'à ce qu'on vienne me relever de mon tour de faction... et le plus tôt sera le mieux !

La jeune fille s'écria d'un ton de mépris écorçant :

— Vous parlez de consigne ! la vôtre est, à ce qu'il paraît, de ne pas respecter les femmes !

— En quoi vous ai-je manqué de respect, mademoiselle ?

— En vous obtenant à rester dans une pièce où je dois être seule... Je veux m'habiller, vous entendez, je le veux ! sortez !...

— Je vous assure, mademoiselle, que je ne demanderais pas mieux, mais je ne peux sortir que sur un ordre de mes chefs...

La colère d'Honorine s'augmentait du sang-

froid de son interlocuteur, et la discussion menaçait de se prolonger indéfiniment quand on entendit les pas de plusieurs personnes dans la pièce voisine.

L'agent s'empressa de s'écarter et les trois magistrats parurent sur le seuil.

— Que voulez vous encore ? s'écria mademoiselle de Terrys exaspérée.

— Continuer ma tâche, mademoiselle... répondit le juge en s'inclinant.

— Quelle est cette tâche, monsieur ? N'avez-vous point apporté déjà assez et trop de trouble dans ma maison en deuil ?... D'où vous vient le droit d'agir en maître et de m'imposer la présence de vos subalternes !... Ordonnez à cet homme de sortir. Je veux quitter mon lit, m'habiller, et ensuite exiger de vous une explication...

— Les faits parlent d'eux mêmes, mademoiselle... dit le chef de la sûreté. Monsieur le juge de paix va poser les scellés dans cette chambre et nous vous laisserons seule...

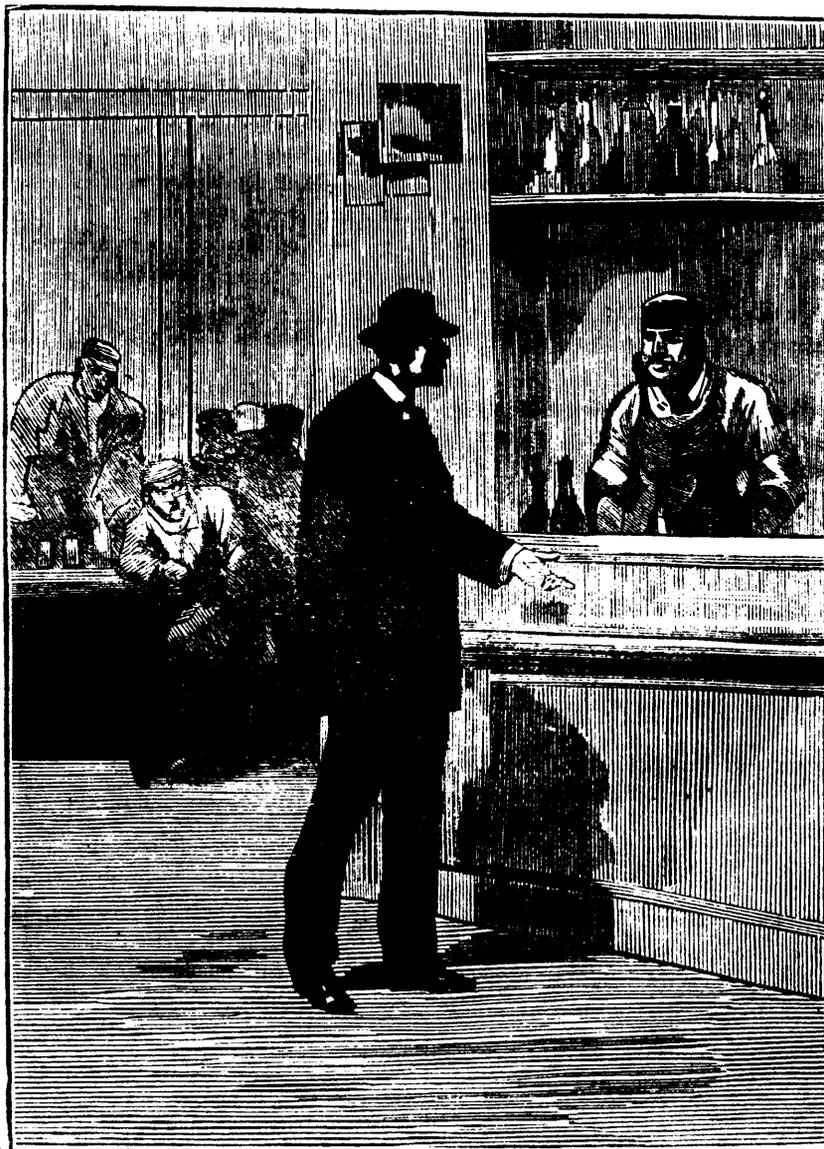
Honorine devint livide.

— Les scellés dans cette chambre !... balbutia-t-elle. Les scellés sur mes meubles !...

— Oui, mademoiselle, fit le juge de paix. Ainsi le veut la loi, et j'ai hâte de terminer...

Il ajouta, en s'adressant à la femme de chambre :

— Retirez de ces meubles les effets personnels dont votre maîtresse



Léopold menait joyeuse vie...

peut avoir besoin pendant quelques jours.

La servante consternée se mit en devoir d'obéir, et se hâta d'ouvrir les tiroirs et d'en tirer du linge et des vêtements.

— Ainsi, monsieur, s'écria l'orpheline, vous violez mon domicile ?...

— Nous sommes les serviteurs de la loi, mademoiselle, répondit le chef de la sûreté. Nous obéissons passivement.. On nous donne un mandat, nous le remplissons...

— Mais quelle est la raison de ce mandat ?

— Nous l'ignorons et, nous fût-elle connue, si nous n'étions point autorisés à vous l'apprendre, nous resterions muets...

-- Et cette obéissance passive, cette soumission aveugle, ne révolte point votre conscience ?

— La conscience ne saurait se révolter contre l'accomplissement d'un devoir, quel qu'il soit !

— Ainsi, reprit Honorine avec indignation, ainsi vous accomplissez un devoir en envahissant ma maison au milieu d'une foule recueillie, prête à conduire le corps de mon père à sa dernière demeure, et en lui arrachant ce corps ?

— Oui, mademoiselle, puisque la loi le voulait ainsi.

— La loi ! toujours la loi !... Mais, pour motiver l'intervention violente de ses représentants, on suppose donc qu'un crime s'est commis ici ?... Eh bien soit, seulement, s'il existe des soupçons je dois être la première à les connaître ! Vous m'avez dit de me tenir à votre disposition, vous avez mis près de moi un surveillant, vous posez les scellés jusque dans cette chambre ! Me croyez-vous assez dépourvue de bon sens pour ne pas comprendre que mon honneur est en péril ?... Je suis en cause, donc votre devoir est de me répondre et de m'éclairer. Vous avez un mandat du procureur de la République... Ce mandat doit être explicite. Je veux le voir... je veux le lire. Me le refuserez-vous ?

Le chef de la sûreté s'empressa de répondre :

— Je refuserai d'autant moins de vous satisfaire, mademoiselle, que la loi m'oblige à vous laisser copie de ce mandat.

En même temps il tira de son portefeuille un papier émanant du parquet, et le présentait à la jeune fille qui le saisit avidement.

— Lisez avec attention, mademoiselle, je vous en prie... continua le magistrat.

Honorine dévorait déjà les lignes suivantes :

“ Nous, procureur de la République du département de la Seine, officier de la Légion d'honneur, donnons mandat à monsieur le commissaire aux délégations judiciaires, à monsieur le chef de la sûreté et à monsieur le juge de paix du huitième arrondissement :

“ En ce qui concerne le premier, de se présenter à l'hôtel de feu M. le comte de Terrys, de s'opposer à l'inhumation et de faire conduire le corps à la Morgue, afin qu'il y soit soumis à l'autopsie.

“ En ce qui concerne le second, de prendre telles mesures qui lui sembleront convenables pour assurer le respect dû à la loi, mademoiselle de Terrys restant sous sa sauvegarde.

“ Et, en ce qui concerne M. le juge de paix, de poser les scellés sur tous les meubles, tiroirs, armoires et placards qui se trouvent dans la demeure de feu M. le comte de Terrys.

“ En foi de quoi, etc., etc...”

L'orpheline lut jusqu'au bout.

— Rien ! s'écria-t-elle avec désespoir quand elle eut achevé. Rien ! Pas un mot qui explique la cause ou du moins le prétexte de ces rigueurs inouïes et de ces hontes imméritées ! Je suis sous la sauvegarde de la loi, monsieur, et sous la vôtre, ce papier l'affirme... ajouta-t-elle en s'adressant au chef de la sûreté. Qui dit sauvegarde dit protection. Protégez-moi... Prenez pitié de moi... Éloignez de moi des doutes qui me torturent... Que se

passé-t-il ? — De quel nature sont les soupçons ? Croit-on que la mort de mon père soit le résultat d'un crime ?

— Je ne sais rien, mademoiselle...

— C'est impossible ! Vous devez savoir...

— Je ne sais rien...

— Mon Dieu, fit Honorine en se tordant les bras, toujours le doute !... l'horrible doute !... On croit à un crime, je le vois bien, mais quel est ce crime et qui accuse-t-on ?...

Pour la troisième fois le chef de la sûreté répondit :

— Je ne sais rien...

Mademoiselle de Terrys laissa retomber sa tête sur sa poitrine et fit un geste de suprême découragement.

Le juge de paix s'approcha des deux magistrats.

— Ma mission est terminée, messieurs.. leur dit-il.

— Nous n'avons plus rien à faire ici mademoiselle... reprit le chef de la sûreté. Notre rigoureux devoir est accompli...

Honorine releva brusquement la tête. Un éclair brilla dans ses yeux.

— Vous partez ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, je suis libre et délivrée de toute surveillance ?...

-- Sans doute, mais...

— Ah ! il y a des restrictions ! interrompit la jeune fille avec une ironie mordante.

— Veuillez me laisser achever, mademoiselle... Vous êtes délivrée de toute surveillance, mais, jusqu'après l'autopsie du corps de M. de Terrys, il vous est enjoint de ne point vous éloigner de Paris et d'être prête à répondre au premier appel de M. le juge d'instruction, s'il juge à propos de vous entendre dans son cabinet...

La pâleur de l'orpheline redoubla.

— Le juge d'instruction ! répéta-t-elle. Que pourrait-il me vouloir et pourquoi m'appellerait-il ?

— Lui-même vous l'apprendra, car il me paraît certain que vous serez interrogé ; donc, je vous le répète, soyez prête à vous rendre au palais de justice...

Un frisson de colère effleura l'épiderme d'Honorine, cependant elle eut la force de dissimuler.

— Bien, monsieur ! dit-elle amèrement. Je conserve l'apparence de la liberté, mais au fond je suis prisonnière et, pour être occulte, la surveillance dont je serai l'objet n'en sera pas moins réelle... Tout ce qui se passe est tellement étrange que je vais finir par me croire accusée !... C'est bien...

Les magistrats quittèrent le premier étage et se rendirent à l'office où ils trouvèrent les domestiques consternés.

Philippe, le valet de chambre, n'était pas avec eux. Il se trouvait dans une autre partie de l'hôtel.

Ordre fut donné d'aller le chercher.

— Vos noms et prénoms ? lui demanda le juge de paix

— Philippe-Edouard Giret.

-- Vous étiez valet de chambre du défunt ?

— Oui, monsieur...

— Depuis longtemps ?

— Depuis douze ans.

— Vous êtes nommé gardien des scellés...

Le domestique s'inclina. Les noms et prénoms furent inscrits au procès-verbal, puis les magistrats se retirèrent.

A peine les trois mandataires du procureur de la république étaient-ils sortis de la chambre, que mademoiselle de Terrys ordonna à sa femme de chambre de l'habiller.

Nous connaissons la nature entière et un peu dominante de la jeune fille. Le sentiment de son impuissance absolue en face de la loi lui donnait des accès de rage sourde. A cette rage se joignaient l'incertitude poignante et le doute irritant.

Ainsi qu'elle l'avait dit au chef de la sûreté, on soupçonnait un crime, elle n'en doutait pas, et c'est à ce sujet que l'interrogerait le juge d'instruction ; mais, ce crime, quel était-il ? Admettre un assassinat commis sur la personne du comte qui depuis tant d'années s'éteignait lentement, et qui d'ailleurs n'avait pas d'ennemis, lui semblait impossible.

Comment admettre qu'un soupçon à ce point absurde fût né dans l'esprit des gens de justice ? D'où partait le coup qui venait la frapper ?

Quelle main inconnue et hostile dirigeait l'arme terrible ?

Honorine se posait ces questions et n'y pouvait répondre.

— Ah ! balbutia-t-elle affolée. Je n'étais point auprès de mon père quand il est mort. Je n'ai pas reçu sa bénédiction suprême... Cela me portera malheur ! !

A partir de cette minute une sorte d'épouvante superstitieuse s'empara de son âme et joignit une douleur à ses douleurs.

Elle fit appeler Philippe. Le valet de chambre lui raconta ce qui s'était passé dans l'hôtel depuis le moment où elle avait perdu connaissance. Ce récit, qui certes n'était point de nature à la calmer et à la consoler, la laissa en proie à un anéantissement sombre et farouche.

XV

La foule qui, sur l'ordre du commissaire aux délégations judiciaires, avait évacué l'hôtel du comte de Terrys, s'était, comme bien on pense, formé une conviction en face d'un scandale presque sans précédent.

Personne ne doutait du crime. Tout le monde, ou du moins presque tout le monde, croyait Honorine parricide.

Parmi les témoins du drame lugubre deux invités à la cérémonie avaient éprouvé la plus douloureuse stupeur et ressenti le plus poignant chagrin. Ces deux invités étaient Marguerite Bertin et son neveu Paul.

Pascal Lantier semblait accablé comme eux, et sa tristesse apparente égalait la leur, mais sa tristesse et son accablement n'étaient qu'un masque hypocrite.

— Comprenez-vous ce qui se passe ? — demanda Marguerite à son beau-frère d'une voix brisée par l'émotion.

— Hélas ! répondit l'entrepreneur en poussant un long soupir, je voudrais m'illusionner et garder quelque doute, mais le moyen, quand la vérité saute aux yeux et quand tout démontre clairement que la police est sur la piste d'un assassinat ?

Ce mot fit tressaillir Marguerite.

— Mon père n'a que trop raison, murmura Paul. Il exprime tout haut ce que les autres pensent tout bas...

— Un assassinat commis sur la personne du comte de Terrys ! balbutia madame Bertin avec horreur.

— Oui, ma tante... Les paroles des magistrats, et surtout les faits, sont clairs et significatifs. Mademoiselle de Terrys est soupçonnée... une accusation formidable pèse sur sa tête...

— Honorine parricide ! s'écria la veuve avec un geste de violente dénégation, Allons donc ! ! c'est impossible ! !

— Certes, c'est impossible, appuya Pascal, et mademoiselle de Terrys se disculpera certainement ; mais ce sera toujours un grand malheur pour elle, et une grande honte, qu'un pareil soupçon ait pu l'atteindre...

— Pauvre Honorine ! ! balbutia Marguerite, quelle étrange fatalité s'acharna à la poursuivre ! !

Cette fois Pascal ne répondit pas.

Paul Lantier avait hâte de revoir Renée. Il quitta son père et sa tante et reprit le chemin de rue de l'École-de-Médecine.

Pascal voulait questionner Marguerite et il lui offrit de l'accompagner jusqu'à son hôtel. Elle accepta.

— Chère sœur, dit-il, lorsqu'ils furent installés dans le coupé de madame Bertin, au milieu de la funeste aventure dont nous venons d'être témoins, c'est à peine si j'ai pu vous demander de vos nouvelles... Certes vous allez mieux, puisque vous voici de retour à Paris, mais vous êtes encore très pâle, et vos traits fatigués, vos yeux battus, me font craindre que vous n'ayez quitté Romilly un peu trop tôt, c'est-à-dire avant votre entier rétablissement...

— Pouvais-je rester là-bas ? répliqua Marguerite, j'y serais morte d'impatience ! ! Je ne vous ai point caché la pensée qui m'absorbe... Vous savez quel est désormais le but de ma vie... j'avais hâte d'interroger, de chercher, de savoir enfin...

— Et vos recherches sont commencées ? demanda vivement l'entrepreneur.

— Certes !

— Avez-vous obtenu déjà quelques résultats ? ...

Madame Bertin secoua négativement la tête.

— Au château de Viry-sur-Seine vous n'avez rien appris ? continua Pascal.

— Rien de positif... Cependant je ne regrette pas ma démarche...

— Pourquoi ?

— J'ai trouvé une piste...

Pascal eut un petit frisson.

— Une piste ? ... répéta-t-il avec un accent interrogatif.

— Oui, mais je devais presque aussitôt la perdre à Troyes...

— Pourquoi à Troyes ?

— Parce que c'est là qu'habitait ma fille...

— Ah ! fit Pascal en jouant l'étonnement.

— Oui, continua Marguerite, elle habitait un pensionnat de Troyes, où, quelques jours après la mort de Robert Vallerand, une femme à la solde de ce dernier était venue la prendre...

— Pour la conduire où ?

— Eh ! s'écria la pauvre mère avec découragement, voilà ce que j'ignore ! Le mystère reste impénétrable...

— Mais ! demanda l'entrepreneur, sans avoir l'air d'attacher une sérieuse importance à la question qu'il formulait, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lu une lettre, ou plutôt la suscription d'une lettre, indiquant un endroit où vous espériez trouver des renseignements sûrs ?

— C'est vrai... répondit Marguerite qui ne se figurait pas subir en ce moment un interrogatoire "sur faits et articles," comme dans le cabinet d'un juge d'instruction. J'avais lu l'adresse de M. Emile Auguy, notaire à Paris...

— Je me souviens en effet que vous aviez prononcé devant moi ce nom... Le temps vous a manqué sans doute depuis votre retour pour vous rendre chez ce notaire ?

— En cela vous vous trompez... Je suis allée rue des Pyramides.

Pascal sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

— Vous avez vu Me Auguy ? fit-il avec anxiété.

— Oui.

— Alors, les renseignements sur lesquels vous comptiez ?

— N'existaient que dans mon imagination.

— Le notaire s'est retranché sans doute, pour ne pas vous répondre, derrière le devoir professionnel ?

— Non, il a prétendu ne rien savoir...

— Il savait cependant que Robert avait une fille ?

— Il m'a juré que non... il ignorait même la mort de Robert...

— Allons donc ! c'est impossible... Tous les journaux en ont parlé !

— Je le lui ai dit... Il a répliqué que le temps lui manquait pour lire les journaux.

— Était-il de bonne foi ?

— Pour cela au moins, oui, je l'affirme... sinon pour le reste...

— A quel propos cette restriction ?...

— A ce propos qu'il est un point sur lequel le notaire a refusé de s'expliquer.

— Un point important ?

— Très important...

— Lequel ?

— Celui-ci. La lettre mise un instant entre mes mains par le hasard me donnait lieu de supposer que Mme Auguy devait se trouver, dépositaire de papiers importants, à lui confiés par Robert Vallerand, pour être remis à la personne qui présenterait la lettre en question.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le notaire, après m'avoir demandé en vertu de quel droit je l'interrogeais, a nettement ajouté qu'il n'avait rien à me dire.

— Avez-vous fait à son cœur un de ces chaleureux appels dont les femmes ont le secret ?

— Oui, mais mes prières, mes supplications et mes larmes n'ont rien obtenu... M. Auguy n'a consenti à me promettre qu'une seule chose, c'est de me faire prévenir s'il découvrait un jour l'endroit où je pourrais retrouver ma fille...

— Allons, pensa Pascal, décidément tout est pour le mieux... Ma chère belle-sœur attendra longtemps l'avis du notaire.

On était arrivé à l'hôtel de la rue de Varennes. Pascal descendit de voiture, prit congé de Marguerite et se rendit au pavillon du passage Tocanier où il se savait attendu par Léopold.

— Que faut-il faire ? demanda-t-il à ce dernier, après lui avoir raconté successivement ce qui venait de se passer au boulevard Maiesherbes, et la conversation qu'il avait eue avec sa belle-sœur.

— T'occuper sérieusement de tes affaires, de tes travaux, et patienter... répondit l'ex-réclusionnaire. On ne peut pas manquer de faire appel, dans un bref délai, à l'héritier légal de Robert Vallerand. Là sera ta force, car tu auras la preuve que l'existence de la fille de feu notre oncle était inconnue de tout le monde.

— Et mademoiselle de Terrys ?...

— N'est plus à craindre. Elle aura désormais toute autre chose à faire qu'à présenter sa réclamation, et d'ailleurs sur quoi la baserait-elle ?... Voilà un joli million gagné sans trop de peine... Qu'en dis-tu ?

Pascal Lantier subissait de façon complète l'influence de son cousin. En entendant la parole calme et assurée de Léopold, il se sentait fort et plein d'espoir.

L'évadé de Troyes reprit :

— Donc à cette heure, vivons en paix, toi en industriel affairé, moi en oisif heureux de jouir un peu des plaisirs dont j'avais per-tu l'habitude depuis vingt ans...

— Quand tu auras besoin d'argent... commença Pascal.

— Je ne me gênerai pas pour t'en demander, c'est convenu, interrompit Léopold.

Les deux cousins se séparèrent.

Et l'évadé sortit peu de temps après pour prendre son dîner.

Paul Lantier était rentré chez lui, mais trouvant avec sa femme son plus qu'inutile d'impressionner péniblement Renée en lui racontant ce qui venait de se passer à l'hôtel de Terrys, il eut soin de donner à sa physionomie une expression d'insouciance qui trompa ses amis.

Les incidents de cette journée avaient décidé l'étudiant à remettre de vingt-quatre heures le voyage qu'il comptait faire à Nogent sur Marne, pour continuer son enquête.

Il partit le lendemain de bonne heure, espérant recueillir des renseignements utiles, et se trouver enfin sur la piste de l'assassin d'Ursule et de Renée.

Cet espoir fut absolument déçu. On ne put à Nogent que lui confirmer ce qu'avait dit la dépêche adressée par le chef de la gare à son collègue de la gare de l'Est.

On avait bien reçu à la sortie un ticket de première classe délivré à Maison Rouge et valable pour Paris, mais on ne pouvait donner un renseignement quelconque de la personne qui avait remis ce ticket. Le receveur ne se souvenait même pas si cette personne était un homme ou une femme.

Les ténèbres restaient donc absolues et aucune lueur, si minime fût-elle, n'apparaissait à l'horizon pour les éclairer.

Paul Lantier revint à Paris dans un état de découragement à peu près absolu.

Renée allait de mieux en mieux, mais sa guérison n'était pas complète. Le docteur Maréchal ordonnait un repos absolu et prévoyait que la convalescence serait longue, et qu'à la suite de l'affaiblissement qui, sans une sorte de miracle, aurait été mortelle la pauvre enfant devrait passer bien des jours dans son lit, avant de recouvrer le libre usage de ses membres.

Nous la laisserons momentanément sous la garde vigilante de Paul, de Zaza la blonde et de Jules Verdier, et nous saurons le terrible drame commencé à l'hôtel de Terrys.

En quittant le boulevard Maiesherbes, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations judiciaires étaient allés au palais de justice pour rendre compte à qui de droit de la mission qui leur avait été confiée. Le procureur de la République les attendait avec impatience.

— Eh bien, messieurs, leur demanda-t-il dès qu'ils eurent franchi le seuil de son cabinet, sommes-nous réellement en face d'un crime, ou notre religion a-t-elle été surprise par de menaçantes déclarations ?

— Jusqu'après l'autopsie le doute nous sera permis, répondit le chef de la sûreté. Je crois pouvoir affirmer cependant que les dénonciations anonymes n'étaient point calomnieuses...

— Avez-vous trouvé à l'hôtel du comte des commencements de preuves ?

— Peut-être...

— N'en êtes-vous pas certain ?

— Non, et le chimiste délégué à la préfecture pourra seul nous donner une certitude à cet égard. J'ai fait porter dans mon cabinet le peu qui restait de la dernière potion absorbée par le comte, et ces quelques gouttes de liquide me paraissent contenir une forte dose de poison.

— Ah diable ! s'écria le magistrat.

— Oui monsieur le procureur de la République, et je vais moi-même remettre au chimiste ce que j'ai précieusement recueilli.

— Veuillez à ce que l'analyse soit faite le plus promptement possible, afin qu'on connaisse ses résultats en même temps que ceux de l'autopsie.

— J'aurai soin d'y tenir la main. Monsieur le procureur de la République a-t-il désigné déjà le juge d'instruction chargé de suivre cette affaire ?

— Oui, M. Villeret, et c'est avec lui que vous devrez vous entendre dès à présent... c'est à lui aussi que vous remettrez vos procès-verbaux...

— Quand aura lieu l'autopsie ? demanda le chef de la sûreté.

— Demain, répondit le magistrat. J'ai donné des ordres à ce sujet. Les scellés sont posés partout, je suppose ?...

— Partout.

— Quel a été l'effet produit par votre apparition sur les invités à la cérémonie funèbre ?

— Un étonnement voisin de la stupeur, mais nul scandale. Personne n'a protesté, sauf un ami du comte de Terrys, un monsieur Pascal Lantier, constructeur bien connu dont les ateliers se trouvent rue de Picpus.

— L'attitude de mademoiselle de Terrys ?

— Violente mais, à ce qu'il m'a semblé, violente à froid... Des cris de révolte et point de larmes. Bref, une scène dramatique terminée par un évanouissement.

— Simulé ?

— Je ne le crois pas, mais provoqué par l'épouvante. Ou je me trompe fort, ou cette jeune fille se sent perdu.

— Vous avez organisé autour d'elle une surveillance occulte ?

— Oui, monsieur le procureur de la République... Mademoiselle de Terrys ne peut faire un pas sans être suivie par deux agents. Si elle tentait de fuir, elle serait à l'instant même arrêtée.

— C'est bien, messieurs... Mettez tout en œuvre pour que la lumière se fasse promptement et d'une façon absolue sur cette affaire... Plus les coupables sont haut placés, moins le châtement doit se faire attendre. Voyez M. le juge d'instruction Villeret, je vous le répète, et entendez-vous avec lui.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations prirent congé et se retirèrent, puis le premier de ces deux magistrats, après une courte visite au juge d'instruction, porta lui-même au cabinet du chimiste attaché à la préfecture le verre au fond duquel nous avons vu Léopold Lantier jeter une pincée de poudre de crotale.

Dans la matinée du lendemain le juge d'instruction, le chef de la sûreté, le chimiste de la préfecture et un médecin légiste célèbre, le docteur V..., se trouvaient réunis à la Morgue dans la salle destinée aux autopsies judiciaires.

Le cadavre du comte, véritable squelette recouvert d'une peau parcheminée, était étendu sur une table de marbre. Près de cette table les aides du docteur avaient préparé les instru-

ments de chirurgie nécessaires à la dissection, et les vases destinés à recevoir les organes devant être soumis à un analyse chimique. L'opération allait commencer.

Par égard pour les nerfs de nos lecteurs, nous nous gardons bien de décrire de façon minutieuse ce travail long et répugnant. Il nous suffira de dire que la cervelle, le cœur, le foie et une partie des intestins devaient être déposés dans des vases spéciaux, hermétiquement fermés ensuite, scellés, étiquetés et numérotés, choses dont ferait mention le procès-verbal.

Tout en se disposant à opérer, le docteur V... étudia à la loupe, ainsi que le chimiste de la préfecture, certaines parties du cadavre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

IV

LE SECRET D'AMICE.

— Jusqu'au jour où le docteur Chaumas jeta dans la conversation le nom de M. Bozan de Breuil, nous nous voyions souvent. Maintenant tu me fais comme si j'étais changée à ton égard. Je supporterais cependant avec moins de peine les fatigues et les ennuis de ma situation si tu en prenais ta part. Et ce serait facile, je te l'assure.

— Facile ! puis-je aller dans le monde, moi ?

— Pourquoi pas ? Tu es si jolie !

— Et les toilettes, ces luxueuses toilettes qui sont indispensables, et que tu parais oublier.

— Non ! je ne les oublie pas. Ma mère, au lieu de régler les notes chez les couturières, me fait une pension dont j'ai la permission de disposer à mon gré. On me traite en grande demoiselle, toujours pour suivre l'exemple de Joséfa qui permet à sa fille d'avoir ses fournisseurs à elle. Et bien ! laisse-moi partager cette pension avec toi. Par exemple, on me demande de tenir une boutique de fleurs à la grande kermesse de bienfaisance qui aura lieu aux Tuileries, conseus à y venir. La fête sera superbe.

Comme il s'agit de venir au secours des victimes d'une terrible catastrophe, tout le Paris élégant s'y trouvera. Cela t'amusera peut-être de voir défiler les célébrités contemporaines. Je te les nommerai toutes, depuis les grands auteurs jusqu'aux députés en vue...

— Tu crois ? fit Amice pensive.

— J'en suis certaine. La plupart m'ont déjà donné leur parole d'accourir à ma boutique. Je vendrais des cerises, en compagnie d'un bourriquet de Montmorency, harnaché en mulet espagnol.

— Ne me tente pas trop, dit Amice.

— Au contraire ; je veux te tenter, et gagner ma cause.

— Je ne devrais pas céder.

— Fais-le par amitié pour moi.

— Crois-tu, demanda Amice d'une voix plus faible, que M. Valgras vienne à cette fête ?

— Peut-il s'en dispenser ? Lui, un des chefs du mouve-

ment politique, lui qui tiendra peut-être un jour dans ses mains les destinées de la France. Certes, il ne manquera point cette occasion de conquérir les suffrages des femmes. A chaque boutique il dépensera des sommes folles.

— Il est donc devenu bien riche ?

— On l'affirme. Grâce à sa situation, il joue à coup sûr. Amico baissa la tête et n'ajouta rien.

Tout à coup Clotilde lui saisit les mains et lui demanda :

— Connais-tu donc M. Valgras.

Amico leva sur sa cousine ses grands yeux bleus dans lesquels tremblait une larme.

— Clotilde, dit-elle, je ne connais pas le député brillant, l'orateur célèbre, l'homme donc, comme tu le disais, la France attendra peut-être un mot d'ordre ; mais j'ai connu Lucien Valgras, avocat, s'essayant au journalisme, pauvre encore, sans autre fortune que ses espérances, et gardant le temps d'écouter son cœur... C'est tout le roman de ma vie que je vais te raconter, il est si simple et si cruel que jamais jusqu'à cette heure, je n'ai eu le courage de l'avouer à personne...

— Pauvre Amico ! fit doucement Clotilde.

— Te souviens-tu de l'invitation que nous reçûmes, il y a longtemps déjà, d'aller passer un mois à Luc, au bord de la mer ? Mon père ne pouvait quitter son bureau, ma mère ne voulait point le laisser seul ; tous deux cependant regrettaient de me priver d'un plaisir. Louise et Lucie Vermorand avaient été mes amies de pension, nous devions trouver une grande joie à nous voir.

Il fut décidé que j'irais à Luc accompagnée de ma mère, qui me laisserait ensuite quelques semaines chez Mme Vermorand, puis viendrait me reprendre pour me ramener à Paris. Ce coin de pays garde une simplicité charmante. On y vit en famille ; la toilette n'y est point nécessaire, et je n'eus d'autre souci en bouclant ma malle, que d'y enfermer quelques livres, et des ouvrages d'aiguille.

Louise et Lucie m'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie ; Mme Vermorand se montra maternellement bonne, et après avoir pendant deux jours respiré la brise saline de cette grève admirable, ma mère me quitta. Ce ne furent bientôt que courses et promenades à Langrune, Villiers, dans toutes les petites baies où le sable est doux comme du velours. Le matin nous partions souvent pour la pêche, et nous revenions chargées de crevettes et de crabes qui nous semblaient d'une saveur exquise.

Un soir M. Vermorand annonça à sa femme qu'il aurait un souve le lendemain, un ancien camarade de collège. Lucien Valgras, que son intelligence hors ligne ferait un jour remarquer. Louise, Lucie et moi nous étions si peu coquettes que nous n'ajoutâmes pas un ruban à nos robes de toile. Il s'agissait d'un ami de la famille, et je ne sais pourquoi nous l'imaginons presque vieux.

Nous nous trompions, il pouvait compter trente ans. Une flamme vive brillait dans ses yeux ; il possédait une sorte de grâce particulière. Je l'écoutais avec une attention oraintive.

J'admirais cet homme sans autre fortune que sa volonté et son intelligence, exposant des plans grandioses, parlant de la France comme s'il devait être appelé à la diriger, et riant de sa misère présente en comptant sur l'avenir. On aurait pu le croire atteint de la folie de l'orgueil, mais M. Vermorand avait foi en lui. Et je m'obliais souvent à l'entendre, sans arrière-pensée, sans même comprendre encore qu'il m'intéressait profondément.

Du reste, le caractère de Lucien Valgras semblait fait d'op-

positions étranges. Après avoir discuté sur les sujets les plus graves, il rejoignait Lucie et Louise et entreprenait avec nous des courses sans fin. Comment arriva-t-il à s'occuper de moi ? je l'ignore. Un jour je crus deviner qu'il m'aimait, et ce jour-là, je me senti heureuse. Et cependant quel avenir semblait réservé à cet attachement subit, irrésolu ? Lucien Valgras vivait mal de quelques articles publiés dans les journaux, et de rares plaidoiries ; le succès ne le portait pas encore, ses articles ne remuaient pas le public ; l'heure du succès n'était pas venue.

Un soir, quelques jours avant la date fixée pour mon départ M. Valgras nous rejoignit sur la grève. Louise et Lucie recueillaient des mousses roses pour en former des albums, Robert complétait sa collection de coquillages, et moi je regardais la grande mer que je quitterais bientôt, et je me disais qu'au fond de notre appartement de Paris où manque l'air et la clarté, je regretterais cet horizon sans limite, la bande dorée des sables, la frange verte des goûmons, les vagues à crête blanche, et cette brise saline qui en ce moment me caressait le visage.

M. Valgras se trouva près de moi sans que je l'eusse entendu venir.

— Est-ce bien vrai, me demanda-t-il, est-ce bien vrai que vous partez dans trois jours ?

— Oui.

— Il faut donc que vous m'écoutez ce soir, en face de la mer, sous le ciel, dans cette solitude où nul ne peut nous entendre, et où des regards amis nous découvriront seuls. Amice, je n'ai point de présent, mais l'avenir est à moi. Si je vous demandais maintenant en mariage, infailliblement votre père me repousserait. Mais je vous le jure, j'ai la conscience de ma force, j'occuperai sinon le premier du moins un des premiers rangs. Il ne me faut pour cela que peu de temps.

— Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous vivons marissent hâtivement les hommes, et activent la marche des événements. Mon jour viendra, j'en ai l'assurance. Il me semble que si vous promettiez de faire pour moi des vœux, que si j'avais une espérance si faible qu'elle fût d'être quelque chose dans votre pensée, mon courage en serait doublé. Est-ce trop vous demander, Amice ?

Je ne répondis rien. Le son de sa voix d'ordinaire éolant, était en ce moment si doux, je dirai presque si triste, que je me sentis profondément touchée. Je ne pouvais cependant rien promettre. M'appartenait-il de disposer de ma vie ? Savait-il ce qui adviendrait dans la sienne ?

— Je comprends votre silence, reprit-il, je vous suis indifférent, et vous ne voyez en moi qu'un fou orgueilleux.

— Un fou, non, dis-je, en trouvant la force de le regarder. Vous possédez, comme vous le dites, l'intelligence et la volonté, mais je redoute que vous vous serviez des dons que Dieu vous a départis pour servir une cause dangereuse, parce que de ce côté des lutteurs le succès est plus proche. Plus d'une fois j'ai cru saisir dans vos entretiens des dissemblances avec les idées qui me tiennent le plus au cœur. Je suis chrétienne, monsieur, et vous...

— Amice, me répondit-il, vous possédez assez de pouvoir sur moi pour me convertir.

— Dieu seul touche les âmes.

— Peut-être, mais ne se sert-il pas souvent du ministre d'un prêtre ou de la tendresse d'une sainte.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, sans fortune comme vous, mais à qui manquent les moyens sur lesquels vous comptez pour

faire fortune. Pourquoi engager ma parole au Valgras d'aujourd'hui, quand le Valgras de demain renierait peut-être l'affection offerte.

— Je vous jure, Amice, dit-il avec solennité, qu'en ce moment aucune créature ne m'est plus chère que vous. Je suis sans famille, tous les miens sont morts. Je vis au milieu d'amis politiques qui m'abandonneraient évidemment au premier échec. J'ai déjà le dédain des hommes. Je les suis sans lâches et cruels, mais je les dominerais par ce que je comprends leurs penchants et leurs appétits.

Si vous saviez combien rarement il m'est permis de me remettre dans une attitude désintéressée, de me reposer dans le calme de la nature des agitations parisiennes ! Mon existence sera une bataille et un enfer, jusqu'à ce que j'aie dompté la bête populaire. Faites-moi l'aumône d'une espérance, Amice ?

— Eh bien ! lui dis-je, si dans un temps dont je vous laisse libre de fixer la limite, vous me demandez en mariage à mon père, comptez sur mon assentiment.

Il me prit la main et la garda dans les siennes. En ce moment il était sincère.

— Dans trois ans, Amice, me dit-il.

— J'attendrai.

— Peut-être ne nous reverrons-nous que rarement dans cet intervalle, nous vivons dans des milieux divers ; mais je trouverai le moyen de vous convaincre que ma pensée vous demeure fidèle.

Ses regards embrassèrent l'horizon, prenant à témoin de ses engagements et la mer si calme, et le ciel rayonnant d'étoiles, puis il répéta d'une voix profonde :

— Dans trois ans !

Louise, Lucie et Robert revenaient. Il leur devenait impossible de cueillir des herbes marines, le flot montait, et nous gagnâmes la maison. La gaieté bruyante de Robert ne permit point à nos amies de s'apercevoir de ma préoccupation. Le lendemain, Lucien Valgras annonça son départ. Deux jours après ma mère arrivait, et me ramenait à mon père qui commençait à s'ennuyer fort de ne plus avoir sa fille.

Je ne racontai rien à mes parents de ce qui s'était passé. Ce ne fut point faute de confiance. Tout cela me faisait l'effet d'un rêve. Je m'éveillais et je comprenais que j'avais été folle. J'en vins à douter de ce que Valgras appelait son avenir, et de la possibilité d'unir jamais ma vie à la sienne.

Cependant de temps à autre, à propos d'un procès plaidé avec talent, d'une conférence retentissante, d'un meeting bruyant, le nom de Valgras m'arrivait. Les amis de mon père s'entretenaient devant moi de ce journaliste hardi, de cet avocat passionnant qui prenait la renommée d'assaut. On discutait son talent, on blâmait ses tendances, on paraissait croire que son ambition atteindrait son but.

Il se jetait dans l'arène en combattant n'ayant rien à perdre : ni nom à flétrir, ni fortune à risquer.

Un an après mon voyage à Luc, Lucien Valgras occupait la première place dans un journal républicain, et ses articles lus avidement lui valaient un revenu de trente mille francs. L'argent et le succès venaient à la fois. Six mois plus tard on parlait de sa candidature.

La famille Vermorand passa un hiver à Paris. Nous allâmes y dîner, et Valgras arriva le soir vers dix heures.

J'eus peine à le reconnaître. Son teint bistré s'était éclairci, le front rayonnait large et superbe, sa bouche souriait dans l'épanouissement du succès. Il portait la tête haute. Toutes

traces de misère et de bohème avaient disparu. C'était non plus le rêveur que dévorent les aspirations ambitieuses, mais l'homme politique marchant droit à son but.

Il reçut modestement les compliments de Vermorand, se fit présenter à ma famille, et me demanda d'une voix douce :

— Vous souvenez-vous des grèves de Luc, mademoiselle ?

Mon regard lui répondit.

Le lendemain il alla trouver mon père à son bureau, et eut avec lui une longue conversation.

— Sais-tu qui j'ai vu aujourd'hui ? me demanda mon père, en revoyant le soir.

— M. Valgras, répondis-je en rougissant.

— Peut-être devineras-tu également ce qu'il avait à me demander ?

— La main de votre fille, répondis-je.

— Oui, la main de ma fille, et cette fille la donnerait-elle volontiers ?

— Pourquoi non !

— J'ai causé de tout ceci avec ta mère, mon enfant. Certes, Lucien Valgras est aujourd'hui une autorité dans le journalisme, en attendant qu'il devienne un pouvoir dans la politique, mais son influence sera mauvaise, comme son pouvoir sera néfaste.

— Mon père ! m'écriai-je.

— Tu ne lis pas les journaux, mon enfant ; ta mère et toi vous vivez à l'écart d'une vie de combat, dont le vainqueur est souvent le plus habile et non le plus digne. Si Valgras avait choisi pour arriver des moyens dignes d'un homme d'honneur et de conscience, je n'hésiterais pas, mais il prend pour point d'appui les passions de la foule ; il remue des levains mauvais et des ferments de discorde.

Peu lui importe la qualité des suffrages, pourvu que les suffrages soient comptés. Il flatte le peuple, et s'abaisse en se faisant sa creature. Valgras rente les préceptes de la foi, afin de flatter les penchants vers l'athéisme d'un parti inepte, et voilà pourquoi je ne saurais estimer son caractère.

— Mon père, demandai-je avec angoisse, ne le calomnie-t-on pas ? Il doit avoir des ennemis, puisqu'il possède une supériorité incontestable ?

— Non, me répondit mon père, je ne me montre pas même dur à son endroit. Valgras a d'incontestables talents, dont il fait, dont il fera un détestable usage. Son orgueil est sans bornes, et pour atteindre le but qu'il se propose, il ne reculera devant rien. Ne crois pas qu'une seule institution respectable lui reste sacrée. Jeune homme essayant sa plume au sortir des bancs du collège, il écrivait déjà des lignes dangereuses dans les journaux éphémères qui naissent et meurent sous les galeries de l'Odéon.

Plus tard, avocat sans causes, il plaida pour les petits, dans des discours destinés à le rendre populaire. Il a dû attendre son jour et son heure avec une patience de sauvage à l'affût de l'occasion. Il eut le mérite de savoir la saisir, non par l'unique cheveu dont parle le poète, mais brutalement par la tête, l'attirant à lui, quitte à la décapiter.

Ah ! Valgras ne s'est pas attardé. Dès que la voie lui a été ouverte, il a réuni autour de lui un groupe d'hommes résolus à le soutenir, à partager sa bonne et sa mauvaise fortune. Avant même d'être arrivé, il entraînait à sa suite des thuriféraires et formait des créatures. Député depuis peu de mois, il gouverne cependant une partie de la Chambre. On l'écoute ; on le craindra plus tard.

Cet homme est né tribun, et les tribuns ont leur jour. Ils

montent au Capitole pour en descendre d'une façon plus ou moins brusque, parfois ils laissent leur vie au milieu d'un mouvement révolutionnaire, d'autres fois ils tombent tout à coup, faisant faillite aux promesses répétées, manquant aux amis qui s'appuyaient sur leur crédit.

Quelle sera la fin de Valgras, je l'ignore, mais sa vie mêlée de tempêtes s'achèvera peut-être dans un sinistre.

— Oh ! mon père ! dis-je en protestant du regard, du geste et de la voix.

— Il sème dans le vent, ma fille, il recueillera dans la tem pête.

Je dirai-je, Clotilde, la fin de cette scène cruelle ? Mon père m'affirma que je serais malheureuse avec Valgras, et que librement il ne consentirait point à mon mariage. Il ajouta que moralement il me laissait le droit de l'y contraindre, c'est à dire que sans recourir à l'abominable formalité des sommations légales, je pourrais au bout d'un certain temps d'épreuve, lui rappeler que je persistais dans mon désir d'épouser Valgras.

Il ajouta seulement que pour nous mettre mutuellement à l'épreuve, il éviterait de rencontrer Valgras et que nos relations avec la famille Vermorand se relâcheraient. J'acquiesçai à tout, demandant seulement à mon père de dire à M. Valgras que je l'attendrais jusqu'au délai fixé par mon père. Il serait libre alors de renouveler sa prière, si durant cet espace de temps il ne m'avait point oubliée.

Mon père tint loyalement sa promesse, ainsi que le prouva une lettre de Valgras dont je reçus communication.

Tu ne sauras jamais ce que firent pour moi ces six mois d'épreuve. Jusqu'alors restée en dehors des questions politiques, je n'apprenais les changements survenus que par les conversations de mon père. Il me fallu davantage. Je devorai les journaux. Chaque jour j'y vis s'accroître l'importance de l'homme que j'aimais.

La hardiesse venait en aide à son talent reconnu incontestable même par ses ennemis. Il se sentait porté par le vent de la fortune. Mais tandis qu'il montait vers une haute situation, il employait pour parvenir des moyens qui me semblaient plus dangereux et plus coupables. Se servant du peuple dont il flattait les instincts, les passions et les vices, il en faisait le levier destiné à soulever le monde de ses idées. Au lieu de demander son succès à la défense des grandes causes, il le cherchait dans des ovations dont souvent une véritable fierté eut rougi.

Lorsque dans ses discours je trouvais la trace de cette préoccupation unique : le succès à tout prix, je m'affligeais et je m'effrayais. En même temps, je l'avoue, mon orgueil y trouvait son compte. Ce rhéteur, ce tribun, dont l'Europe entière se pré-occupait, dont les discours faisaient événement, ce lion populaire des faubourgs songeait à moi, et m'avait élue pour devenir sa compagne.

Où, je passai six mois de fièvre et de souffrance, priant pour lui, priant pour moi, demandant à Dieu son bonheur, sa force, sa gloire, et le suppliant de me permettre de vivre à son ombre.

Valgras respecta les conditions consenties. Seulement tous ces mois un superbe bouquet venait me rappeler ma promesse.

À l'expiration du terme fixé, mon père reçut une lettre qu'il montra :

— Décide de ta vie, me dit-il.

— Tu sais bien quel est mon vœu le plus cher, permets-moi de l'accomplir.

— Soit ! fit-il. Bien des pères seraient fiers de voir un tel mariage, et Valgras doit avoir été le point de mire de bien des ambitions, et cependant, si tu conserves ta préférence, je garde mes réserves. Tu es trop croyante pour épouser un impie, qui, en suivant la voie politique qu'il s'est tracée, en arrivera à la persécution de l'Église et chassera de France les moines, en attendant qu'il attente à la liberté du clergé.

— Non ! non ! mon père, tu te trompes, il ne fera pas cela !

— Il le fera. Et que deviendrais-tu aux côtés de cet homme dont chaque acte froissera tes sentiments les plus chers ? Te sera-t-il encore possible d'être heureuse ? La division de vos pensées entretiendra celle de vos cœurs. Veux-tu que j'aie plus loin, pauvre abusée ? car mon expérience me fait voir la profondeur du gouffre dans lequel tu vas tomber... Valgras croit t'aimer, parce qu'il trouve en toi une créature dont la pureté et l'innocence naif le reposent de ce qui l'environne.

Mais un jour viendrait inévitablement où ta douceur, ta patience, ta chasteté lui paraîtraient fades. Il demanderait alors des distractions violentes en rapport avec son caractère passionné. Tu souffrirais un cruel martyre, dont tu n'oserais te plaindre à personne, pas même à moi... Réfléchis encore, ma fille, et crois que pour te forcer à regarder au fond de choses si tristes et si positives, il faut que je croie remplir un devoir impérieux.

— Tu m'affliges sans me convaincre, répondis-je.

— M. Valgras viendra ce soir.

J'embrassai mon père, mais il ne me rendit point mon baiser, et quand j'allai le rejoindre, je trouvai ma mère en larmes.

Valgras arriva. Il me parut vieilli, bien que tout dans sa personne trahit le contentement de l'orgueil satisfait.

Je retrouvai près de lui toute la sécurité goûtée autrefois sur les grèves de Luc. L'époque de notre mariage fut fixée. Il me demanda ce que je désirais dans ma corbeille, et comme la modestie de mes désirs le surprit, il ajouta :

— Ceci me regarde. Ma femme devra être élégante entre toutes. Je suis assez riche, ma chère Amice, pour satisfaire tous les souhaits que vous ne songeriez point à m'exprimer.

— Riche ! répétai-je, riche !

— Très riche, deux fois millionnaire. Cela vous surprend ? Oh ! ma route semble s'être aplanie toute seule. Quelques nouvelles politiques dont j'ai su profiter, une habileté native, m'ont mis en trois ans au point où j'en suis, je gravirai mes derniers échelons, et vous serez, comme vous méritez, la première, grâce à la situation que j'achèverai de conquérir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

À partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payés d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels voudront bien régler l'arrérage immédiat, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de 50 livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier, et même une copie complète (brochée) de l'année 1882, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Éditeurs,

Boîte 1086, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal.